

« Pilobolus »

Michel Vaïs

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1979). Compte rendu de [« Pilobolus »]. *Jeu*, (12), 228–230.

ment mort, pause infinie jusqu'à se demander si le spectacle va reprendre, se poursuivre (les actrices comptaient-elles pour en assurer la longueur égale?). Ainsi le premier silence! à se demander si les actrices *diraient jamais un mot* (merveilleux!).

Trois personnages quasi uniformes, vieillots, hors-d'usage: l'une rouge foncé, l'autre brique, l'autre jaune clair, chacune un chapeau renfoncé sur les yeux, toutes trois gantées de blanc, mains croisées sur les genoux, immobiles. De très longs temps et puis, quelques mots dits d'une voix inaudible; effet voulu? En tout cas, cela rend bien le caractère de Beckett: le rien à dire, l'inintéressant même quand cela se produit, la parole un bruit comme les autres; mais cela se poursuit tout au long, installant «le statisme dans le statisme». J'aurais souhaité une montée du volume, car vers la fin plus rien ne venait alimenter la rêverie sur ces figures mathématiques. Seuls quelques déplacements géométriques: un personnage se lève, se fige, reste un long temps debout avant de se rasseoir; *progressivement, toutes changent de place*, tout a bougé et à nouveau tout est comme au début. C'est la fin de la représentation: l'éclairage s'éteint brusquement (alors que tout a été lent, longtemps, cet arrêt brusque!) et quelques instants à peine ensuite, on retrouve les actrices en train de discuter avec les spectateurs. De même que le début, cette fin m'a choqué: on installe un climat nouveau, une perception autre et on la brise. Pourquoi l'éclairage ne se serait-il pas éteint aussi avec cette lenteur qui n'en finit plus, dans laquelle la représentation nous avait pourtant installés? Ou bien, les actrices disparaissant tout à coup, tout à fait? ou? ou? ou?

Il demeure malgré tout que c'est une tentative vers une chose nouvelle, expérimentale et que cela fait plaisir de voir qu'il s'en produit de plus en plus au Québec (comme le culot d'un Alain Fournier de monter

l'Homosexuel et les Jumelles de Copil) Le Québec où tout ce qui est travail sur la couleur (les couleurs de *Va et vient* par le Péle-Mêle sont très justes, très belles), le geste, une autre parole, est aussitôt taxé de formaliste, d'artificiel ou de non québécois, comme si on en était toujours au folklore!

pierre a. larocque

«pilobolus»

Place des Arts, salle Maisonneuve, du 13 au 17 février 1979.

Ce nom est celui d'une troupe de danse américaine globe-trotter, mais désigne aussi un champignon à croissance rapide qui projette tous azimuts ses spores à maturité, comme certains numéros le suggèrent dans un brillant défi à la loi de la gravité. Le groupe, qui en était à son deuxième passage à Montréal, exécute avec une infinie habileté des danses caricaturales, des pantomimes, des acrobaties, où cohabitent l'humour, la tendresse et l'intelligence.

Comme Pilobolus décide librement du programme de chaque soirée en puisant à la dernière minute dans un vaste répertoire, il est possible de voir plusieurs représentations substantiellement différentes. Le dix-sept février, il était frappant d'assister à une pathétique mort du cygne exécutée par une jeune femme (Martha Clarke) affectant la vieillesse et la difformité à un point tel que non seulement ses muscles, mais ses os mêmes semblaient convulsés.



Pilobolus Dance Theatre.

Empêtrée dans son tutu rebelle, la pauvre parvenait, par un infime décalage sur la musique, à exprimer une touchante volonté d'occulter un âge qui la rongait. Et revient à la mémoire un précepte de Zéami, père du Nô japonais, qui, plutôt que d'imiter par la technique les signes apparents de la vieillesse — comme l'acteur occidental aurait tendance à le faire —, recommande à son élève de s'insurger contre ceux-ci, ajoutant le sentiment à la prouesse.

Pilobolus a séjourné au Japon. Est-ce de là qu'il a ramené le regard surréaliste qu'il pose sur le jeu des muscles? La très saine parodie du *jogging* annonce la couleur. Importants comme des ministres mettant leur corps au pas pour «régler son compte» à leur carcasse, les joyeux pantins défilent, chronomètre en main car le temps fuit. Ils en perdent leur pantalon, se font marcher

sur la tête ou pis encore, sans perdre le rythme. C'est du Laurel et Hardy revu par Ionesco.

Mais c'est par un autre numéro que Pilobolus offre au théâtrovore un plat plus substantiel. On y voit des jeunes filles surhumaines de trois mètres de haut, longues jambes nues, se promener nonchalamment sur la scène. La performance demeure transparente et en même temps, la connivence reste si précise entre les porteurs masculins (cachés sous les robes) et leur gracieux fardeau qu'à chaque tressaillement d'orteil correspond le sursaut d'une clavicule ou d'un sourcil, en une composition d'ensemble frappante de vérité. L'image, triomphe de l'illusion faite chair, se défait et se refait sans cesse aux yeux du public, tandis que chaque partie femelle «accouche» de sa partie mâle qui, portant le nu avec élégance, lui fait la cour,

puis recrée le personnage hermaphrodite du début, jambes à l'envers d'abord, puis dans le bon sens. Le tout s'enchaîne sans bavures, comme un précipité d'évolution de l'espèce.

Pilobolus: une source vivante d'inspiration pour ceux qui ont à coeur le renouvellement du jeu théâtral.

micHEL vaïs